piano. —Vous ne vouliez pas qu'elle fut au dessous de la position qui 'attendait, dit doucement M. de

-Oui, monsieur le marquis. _Mais comment, par suite de trouve t-elle chez vous? Etes-vous pas qu'elle ait toujours le sourire quelle circonstance ma fille se donc allée la reprendre à son père sur les lèvres, la joie dans son adoptif !

-Non, monsieur le marquis, la vous allez savoir.

Alors, Mme Prudence raconta le départ de La Palud des époux Reboul et de leur fille adoptive; puis la façon dont la jeune fille avait été traitée à l'auberge du "faisan doré" après la mort de Jacqueline, jusqu'au jour où le misérable aubergiste l'avait chassée.

Le marquis l'avait écoutée tout frémissant et interrompue plusieurs fois par des exclamations ou des paroles d'iudignation et de colère

-Chassée, chassée, comme une domestique, comme une voleuse! prononça-t-il d'une voix creuse. Et c'est ma fille, mon enfant, c'est une Mimosa que l'on a traitée ainsi! Oh! pauvre et chère en-

Mme Prudence, avec intention, sans doute, n'avait point parlé de Paul dans son récit.

-Alors, madame, reprit le marquis après un silence de quelques instants, ma pauvre fille humiliée, outragée, chassée par l'homme qui l'a élevée et devenu une brute, est venue à Paris vous demander asile et se placer sous votre pro-

Les choses ne se sont point passées ainsi, monsieur le marquis.

-Ah! -Je savais, mais depuis peu de temps, que Mile Georgette était à Monthléry, mais je ne l'avais jamais vue et elle ne me connaissait

—Alors, madame, je ne puis comprendre.... -C'est vrai, monsieur le mar

quis, mais vous allez comprendre. Dans le courant de l'été, ui jeune homme que je connais beaucoup, appelé Paul Lebrun, fut un jour conduit par le hasard à Montlhéry; ce jeune homme est un ar tiste peintre de grand talent; premier grand prix de Rome, il est

environs de Paris, si pittoresques, si attrayants, prendre des vues, des croquis divers, dessiner des paysages. Un jour, près de Montlhéry, il rencontra Mile Georgette; elle était assise au bord d'une rivière, ayant auprès d'elle les deux jeunes enfants dont je vous ai parlé. L'artiste fut ébloui de la beauté ce cette jeune fille qu'il ne connaissait point. Il venait de s'installer pour dessiner un coin de paysage, mais le gracieux visage de la belle jeune fille, son profil délicat et fin tentèrent son crayon, et, au lieu de dessiner le paysage, ce fut le portrait de Mlle Georgette qu'il traça sur sa feuille de papier. Ce n'était alors qu'un croquis; mais cette ébauche, reprise depuis et mise sur une toile, est, en même temps qu'une belle peinture, un portrait d'une admirable ressemblance.

une chambre à l'auberge du "Faisan doré" et il y prenait ses repas. Il s'intéressa à Georgette qu'il voyait malheureuse et savait sans famille. Or, il arriva ce qui devait arriver. Les deux jeunes gens s'aimèrent, se le dirent, échangèrent de douces paroles d'amour et Paul promit à Georgette, lui jura qu'elle serait sa femme, sachant bien que son père, maître sculpteur sur bois et ayant une assez belle fortune acquise par le travail, no refuserait pas son consentement à un mariage qui donnait à son fils toutes les assurances de bonheur.

En effet, monsieur le marquis, M. Lebrun a donné son consentement au mariage et j'ajoute qu'il aime la fiancée de son fils comme si, déjà, elle était sa fille.

Mais ne supposez pas qu'il puisse y avoir un calcul du nère et du fils : je ne leur ai point par'é des recherches que je faisais et ils ignorent que Mlle Georgette appartient à une grande et noble famille.

J'ai cru devoir vous dire tout cela, monsieur le marquis, n'ayant d'ailleurs rien à vous cacher.

-Et je vous en remercie, madame. Si M. Pául Lebrun est, comme je dois le croire, un honnête et loyal jeune homme, il est digne de ma fille et je le trouve digne de moi. Et quand M. Le brun père vent bien que son fils épouse une jeune fille pauvre, sans famille, ce n'est pas moi, marquis viteur n'est pas revenu en Espade Mimosa, qui dirai que Georgette ne peut pas épouser celui qu'elle aime parce qu'elle est ma

-Oh! monsieur le marquis, comme vous êtes bon, généreux voué serviteur?

et grand! —Madame, ie ne serais pas le marquis de Mimosa et je me croirais en déchéance, si je n'élevais ment assassiné, et son misérable pas mes sentiments au niveau de assassin s'est emparé des papiers ceux que vous venez de me faire qu'il devait avoir sur lui, dans un connaître et apprécier.

Je suis père, madame, et j'aime mon enfant. Ah! quand on a l'assassin a trouvé dans le porte-passé par les terribles épreuves feuille le nom de la localité où Pede ma vie, on n'est plus accessible s'explique l'enlèvement de ma tente! aux pensées d'orgueil et on aban- chère petite Thérésa. Et puis l'un

Lorsque sur les rochers d'une bonhear que je voyais dans l'aveje ne puisse satisfaire ; ne veux je

Sauf l'honneur, madame, pour chose est autrement arrivée, mais épargner une larme à mon enfant, il n'y a pas de sacrifices que je ne

sois disposé à faire. Mme Prudence se sentait sin gulièrement impressionnée, et elle regardait ce grand seigneur espaguol avec un mélange d'admiration et de respect.

X TOUT VA BIEN.

-Mais, madame, reprit le marquis, vous ne m'avez pas appris comment ma fille se trouve ac-

tuellement chez vous. -Voici, monsieur le marquis: chassée par son père adoptif, que pouvait faire la pauvre enfant? Elle n'avait que Paul à qui elle pût se confier sans aucune dont elle se savait tendrement et ardemment aimée.

-Je comprends, dit le marquis, ma fille ne pouvait rester avec M. Paul Lebrun ou habiter sous le même toit que lui, et c'est à vous, madame, qu'il a coufié celle qu'il aime.

--- C'est cela même monsieur le marquis. Le jaune artiste m'avait fait ses confidences et je savais qu'il aimait Mlle Georgette, dont fille. avais vu le portrait dans son ate-

Je savais cela, monsieur le marquis, avant que la personne dont je vous ai parlé m'eût révélé l'espèce de confession que l'ancien soldat espagnol lui avait faite à

-Savez-vous le nom de cet Es pagnol 🕇

Non, monsieur le marquis. -Du reste, cela importe peu. -Jugez de ma surprise, monieur le marquis, quand, ayant fait prendre des renseignements au sujet de la petite fille aban-Paul Lebrun prenait deux jours donnée à La Palud, j'appris qu'elle dans la semaine pour aller aux demeurait à Montihéry, chez sou père adoptif, l'aubergiste Reboul -Pourquoi n'avez vous pas dit l'amène ici. alors à M. Paul Lebrun tout ce que vous saviez concernant la aissance et la famille de Mlle

> Georgette f -Alors, monsieur le marquis e savais si peu de choses! réoondit sans se troubler Mme Pruleuce. D'ailleurs, je n'étais sûre de l rien; ne possédant aucune preuve sérieuse, que pouvais je dire ! Je jusqu'à l'escalier : crois avoir en d'excellentes raisons pour garder le silence. C'est seulement dans ces derniers temps, après les recherches que j'ai fait faire en Espagne, lesquel es ont été guidées par le nom de Mimosa, que l'ai acquis la certi tude que la fiancée de Paul Le brun était votre fille, mousieur le

- Ainsi, yous avez fait prendre des renseignements en Espagne? -Sans doute. Sans cela, commarquis. Le jeune artiste retourna souvent à Montlhéry; il avait loué roles prononcées par l'Espagnol Il avait donc pris sa plume pou ment aurais-je pu savoir? Ce mourant qui pouvaient me donner

> -C'est juste. Et qu'avez-vous appris en Espagne 🌓

pondit hardiment Mme Prudence. son interlocutrice avec une sorte de stupéfaction.

La mère de Paul reprit :

—J'ai appris que vous aviez Vauclair, fille d'un colonel, qui est n'aurait pas su le dire lui-même. aujourd'hui un général de division en retraite. Malheureusement, moins de trois ans enrès votre mariage, la jeune marquise, que vous adoriez, mourut après vous avoir donné une petite fille.

Vous étiez, monsieur le marquis, un chef carliste renommé et vail- bras. lant. En 1868, vous prîtes les armes au nom du prétendant; votre ou tué dans la lutte derhière et les murs même de votre château d'Alpenas, vous avez confié votre enfant à un de vos fidèles et dévoués serviteurs avec ordre de la soustraire à la haine d'un nommé don Antonio de Villina, votre pa-

rent et implacable ennemi. -C'est exact, madame. -Où votre serviteur a-t-il porté votre fille! A qui l'a-t-il confiée! Je ne le sais pas et vous l'ignorez vous-même; car votre sergne et l'on a tout lieu de croire

qu'il a été assassiné. -Savez-vous le nom, madame, de cet homme, qui était bien, comme vous le dites, un fidèle et dé-

-Non, monsieur le marquis. —Il se nommait Pedro Lamnès et, sans nul doute, il a été lâche-

portefeuille en cuir de Russie. Il devient évident pour moi que qui ont rempli une grande partie dro avait laissé ma fille. Ainsi toujours longues les heures d'at-

un professeur et elle apprend le donne facilement tous les pré-des deux misérables lancés à la l recherche de ma fille par don An- Lafayette. île de l'Océanie, je pensais à ma tonio de Villina n'a pas non plus fille, était-ce autre chose que son reparu en Espagne. Pourquoi? Je ne me l'explique pas; mais

> Ce Juan Cadrozétait un bandit, mais je dois être indulgent pour sa mémoire: d'abord il n'a pas as sassiné ma fille comme son maître lui en avait donné l'ordre; en suite, sans lui, sans les paroles chées par le remords, je n'aurais d'hui. peut être jamais retrouvé ma chère Thérésa.

-Je vous l'ai dit, monsieur le marquis, il y a eu intervention de | tableaux ! la Providence.

-Comme vous, madame, je suis convaincu que la Providence,

nombreuses destinées. Le marquis s'ar: êta un instant

et reprit: -Je vois, madame, que la personne chargée par vous de prendre des renseignements en Espagne vous les a fournis exacts. Naturellemant, vous savez que, fait prisonnier, j'ai été condamné, comme rebelle, à la detention perpéappréhension. Elle vint donc à me rebelle, à la détention perpé-Paris trouver celui qui l'aimait et tuelle et envoyé aux îles Philippipes.

-Oui, monsieur le marquis, je sais également que M. le cointe de Corello, votre ami, a obtenu votre grâce. Vous êtes revenu en Espagne, vous êtes rentré en possession de vos biens, et après un as- fille à s'habiller, s'occupant avec sez court séjour à votre château un soin méticuleux de tous les dede Valpenas, vous êtes venu en France, à Paris, pour vous donner tout entier à la recherche de votre

-Oui, madame, oui. Mais elle est retrouvée, et que Dieu en soit

Le marquis s'était levé. La fifiure épanonie, le front irradié, subitement rajeani, il s'écria: -Madame, conduisez moi vers ma fille!

-Monsieur le marquis, répondit doucement Mme Prudence, permettez moi de vous rappeler que la chère enfant ne sait rien ncore: ne pensez vous pas que pour lui éviter une commotion trop violente je doive la prévenir tout doucement du bonheur qui l'attend?

-Vous avez raison, madame. -Il est donc préférable que je

-Eh bien! oui. Mais allez. allez vite chercher ma fille. -Il est onze heures et demie. mousieur le marquis; avant deux

heures, Mlle de Mimosa sera dans les bras de son père. Le marquis lui prit les deux mains qu'il serra dans les siennes, et il lui dit, en l'accompagnant

-Revenez vite, madame, revenez vite!

Le marquis étant entré dans son salon se remit à la table où il écrivait au moment où le garçon était venu lui annoncer qu'une dame demandait à parler à M. Ramon Al-

Ne devait il pas, tout de suite, instruire son beau-père et sa bellemère de sa graude joie, de son bonheur, bonheur espéré sans doute, mais qui lui arrivait d'une fa-

Il avait done pris sa plume pour forire un billet qu'un garçon de ment, car ils demeurent à Paris.
Phôtel porterait au général de Votre père, ma chère enfant, a été Vanclair.

sa la plume. Certes, ce n'étaient -Ah! fit le marquis, regardant pas les mots et les phrases qu'il ne trouvait point. Pourquoi donc commençait par cette phrase: 'Ma fille, notre chère en spousé une Française, Mile de fant est retrouvée ?" Pourquoi ? Il

> Peut-être avait-il le pressentiment d'une cruelle déception.Mais comme* s'il eût voulu garder le plus longtemps possible son bonheur pour lui seul, il murmura : -Non, pas encore; quand je

l'anrai vue et serrée dans mes

Il se leva et se mit à marcher dans la pièce de long en large, parti fut vaince. Prévoyant que s'arrêtant de temps à autre devous pouviez être fait prisonnier vant la fenêtre dont il écartait avait fait porter en France par un machinalement les rideaux pour terrible qui allait avoir lieu sous jeter un regard distrait sur le jar-

tout ce que lui avait dit Mme Prudence, et à part deux ou trois porter en France, et cela afin de la points qui lui paraissaient un peu nébuleux, le reste n'était pas en désaccord avec ce que lui avaient appris le comte de Corello et Rosina Balti.

D'ailleurs, pourquoi n'aurait-il pas accepté comme vrai le récit de cette femme qu'il avait tont d'abord accueillie avec une certaine défiance 🕈

Convaincue elle-même one Georgette était la fille du marquis de Mimosa, Mme Prudence avait parlé avec une telle assurance et un si grand accent de sincérité, qu'aucun doute ne pouvait rester dans l'esprit du marquis,

C'était donc sa fille, sa bien aimée Thérésa qui allait bientôt paraître devant loi et pour laquelle il n'aurait pas assez de bai-

Il jetait les yeux sur la pendule et soupirait en disant : -Comme j'ai encore longtemps à attendre, et comme elles sont

poursnite de Pedro Lamnès et à la voli une voiture qui la ramena rue senti pris pour vous d'une grande Elle trouva la feune fille étu-

diant sa leçon de piano.

—Ma chérie, lui dit-elle, après nir i Ah! j'éprouverais une grande tout indique que cet homme, à la lui avoir mis deux baisers sur le peine si elle formait un vœu que mort duquel votre ami a assisté, front, venez, nous descendons était Juan Cadroz, un complice de pour déjeuner ; tout de suite après fin, tout cela c'est le passé, dont il don Antonio de Villiua. tirons.

—Où irons-nous † -Petite curieuse! fit Léonie en lonnant une petite tape affectueuse sur la joue de Georgette, je vous le dirai. Ah! ajouta t qu'il a prononcées avant de mourir elle, prenant un air mystérieux t qui lui ont été sans doute arra vous serez bien heureuse aujour —Je devine, s'écria joyeusement

la jeune fille, nous irons à l'atelier de Paul pour voir ses deux -Ma chère enfant, vous ne de vinez pas du tout. Allons, venez !

Elles descendirent et déjeu qui émane de Dieu, veille sur de nèrent seules dans la petite salle à manger contiguë au salon. Georgette était préoccupée et chaque instant jetait sur la mère

de Faul un regard interrogateur Mais Mme Prudence se taisait. e bornant à répondre, en sou

riant: -Oui, tout à l'heure. Le repas fut vite achevé et elles emontérent dans l'appartement Mme -Prudence 'fit le service de femme de chambre; elle coiffa Georgette, nattant ses magnifiques cheveux et les arrangeant sur le hant de ia tête en une superbe torsade qui ressemblait à un diademe; ensuite elle aida la jeune

tails de sa toilette. Alors elle fit asseoir Georgette sur le canapé, se plaça à côté d'elle et lui dit :

-Vous savez, ma chérie, que je me suis livrée à des recherches pour retrouver votre famille Je vous ai appris quel avait été le résultat de mes démarches et vous ai promis que la semaine ne se passerait pas sans que vous ayez eu le bonheur de voir et d'embrasser votre père.

La physionomie de la jeune fil'e levint radieuse. -Ainsi, ma mere, dit elle d'une roix vibrante d'émotion, c'est aujourd'hui que je vais voir mon

-Tout à l'heure, mon enfant, vous serez dans ses bras; il est prévenu, il vous attend. et je n'ai pas besoin de vous dire avec

quelle impatience. -Oh! mon impatience de le connaitre est grande aussi. -Cela se comprend, ma chère

enfant. Ainsi que je vous en avais fait la recommandation, vous h'avez riea dit à Paul ? —Rien, ma mère. -C'est bien. Comme me l'ont

appris les premiers renseignenents qui m'ont été fournis et que ie vous ai fait connaître, vous êtes née en Espagne, dans un château. et vous appartenez bien à une des plus illustres familles de la Na varre espagnole. Je vous ait dit one votre mère était morte peu de temps après votre naissance.

-Hélas! soupira Georgette -Maintenant, je vais vous fiire savoir ce que je n'ai pas cru devoir yous apprendre l'autre jour : votr : mère était une Française, et votre grand père et votre grand'mère maternels existent encore.

-Je les verrai ? -Aujourd'hui même, probableéprouvé par de grands malheurs, elle pas à remercier Dieu ppris en Espagne f Déjà, d'une main fiévreuse, il dont le premier a été la mort de —Mais à peu près toute votre avait jeté les premières lignes sur votre mère, qu'il avait éponsée histoire, monsieur le marquis, ré- le papier, lorsqu'il s'arrêta et dépo- par amour. Exilé d'Espague, sans nouvelles de ses amis et surtout de vous, qui occupiez toutes ses à vous dire la douloureuse histoire du marquis de Mimosa, que, d'ail leurs, je ne sais pas bien; vous la connaîtrez plus tard, votre père

vous la racontera lui-même. Gracié, il est entin rentre Espagne. Mais jugez de sa doulenr, de son désespoir quand, ayant demandé où était sa fille a chère Thérésa, personne ne put

lui dire ce qu'elle était devenue. Toute petite,-vous n'aviez pas plus de deux ans et demi,-il vous de ses serviteurs en qui il avait une entière conflance; ce servi teur devait vous confier à une din des Tuileries. teur devait vous confier à une Il repassait dans sa mémoire personne sûre qui prendrait soin de votre enfance et veillerait sur vous jusqu'au jour où l'on vien-

drait vous réclamer. fait ce que son maître attendait rang de lui; mais il n'est pas retourné con : en Espagne et l'on a tout lieu de croire qu'il a été assassiné par un tin doit revenir accompagnée misérable à la solde d'un des ter- d'une jeune fille, on les fera mon-

ribles ennemis de votre père aucune des personnes qui s'inté sa promenade par de courts insressaient à vous ne put savoir où tants de repos dans un fauteuil ou

l vous avait placée. On doit supposer que l'assassin mesure que le temps s'écoulait, il découvrit l'endroit où vous éliez et consultait l'aiguille de la pendule, que, obeissant aux ordres qu'il qui lui semblait marcher avec une avait reçus, il vous a enlevée de là mortelle lenteur. pour vous abandonner la nuit sui Maintenant qu'il était plus vante dans l'étable des époux Red'une heure et demie, il tressailboul, où vous avez été trouvée le lait à chaque instant au bruit

Il est de toute évidence que l'enmettre dans l'impossibilité absolue On est même en droit de supposer | que vous attendez. qu'il voulait se débarrasser de vous.

Mme Prudence prit rue de Ri- aurait assassinée, s'il ne s'était pas | porte, les yeux étincelants, les bras ouverts. pitié.

-Oh! quelle sombre histoire murmura Georgette. _C'est vrai, ma chérie; mais qu'il y en a de ces épouvanta-bles drames dans la vie!... Ention.

aux joies du présent, aux douces espérances de l'avenir. -Oui, ma mère, vous avez raison.... Ah! parlez-moi encore de | té étrange. mon père!

-Lui aussi, mon enfant, est tout à la joie du présent et aux belles promesses de l'avenir. Gracié, comme je viens de vous le dire, il y a quatre mois à peine qu'il est revenu d'exil; il a été remis en possession de ses châteaux,

de ses domaines.... -Ses châteaux, ses domaines, répéta Georgette toute songeuse. —Oui, ma fille, car je vous l'ai dit, le marquis de Mimosa est immensément riche.

Mme l'rudence se décida à rompre des appréhensions.

Mme l'rudence se décida à rompre le silence. Elle s'avança vers le à des appréhensions. Comme si elle eût deviné ce qui se passait dans l'âme de la fiancée

La jeune fille poussa un gros

de son fils, Léonie s'empressa de lui dire : -Oui, ma chérie, votre père est immensément riche; mais il sait que vous aimez Paul, que Paul yous a aimée quand il vous croyait

pauvre, sans famille. —Il sait cela! s'exclama Geor —Oui

-Qui done lui a dit?

-Vous, ma mère! Ainsi, vous

Paul un regard éperdu et, voilant l'avez vu 🖁 —Oui, ce matin. Et quand je lui eus dit que vous et Paul étiez fiancés, il m'a répondu que ce qu'il voulait avant tout, c'était votre sonheur. Je n'ai pas besoin d'aionter au'il donne son consente ment à votre mariage.

La jeune fille ne put retenir une exclamation, qui exprimait un grand soulagement.

-Ah! maintenant, dit elle, rien ne trouble plus la joie qui déborde de mon cœur... Oh! mon pere, mon pere, comme je vais vous ai-

Elle regardait la mère de Paul, comme pour lui dire: N'avez-vous pas encore quelque chose à m'apprendre f Et, comme Léonie restait silen-

cieuse, elle s'cria : -Que va dire Paul, quand il va savoir f....

-Assurément, il sera bien surpris ,et il partagera votre bonheur. -Oh! oni, il sera heureux autant que je suis henreuse.

vous appeler à présent par votre véritable nom, votre père est en dence : France, à Paris depuis deux mois. — Ma et Dieu sait toutes les recherches qu'il a faites inutilement pour vous retrouver!

-Pauvre père! -Ses recherches, ma chérie, il ne les aurait jamais cessées.... Dame, cela se comprend, vous étes tout pour lui. Georgette soupira et des larmes

iaillirent de ses veux. -L'heure de partir est venue, dit Mme Prudence en se levant; je vais envoyer chercher, une voi-

son fils d'un regard doux, cares | mars et de novembre. sant et descendit. La jeune fille se mit à genoux.

Mme Prudence l'appela. La voiture, arrêtée dans la rue, attendait devant la porte du magasin. Georgette se hâta de descendre. -Ma chère enfant, lui dit Léo-

pensées, il a vécu misérablement nie, dans quelques instants vous n'achevait il pas ce billet, qui pendant de longues années, sur serez en présence de votre père ; une terre lointaine. Ah! il a je n'ai aucune recommandation à beaucoup souffert !....Je n'ai pas vous faire, vous obéirez aux impulsions de votre cœur. Sans doute, M. le marquis vous interrogera, vous lui répondrez simplement, franchement, comme votre cœur yous inspirera.

Elles montèrent dans le coupé de place, après que Mme Prudence eut dit au cocher : _Je vous prends à l'heure : condisez-nous rue de Rivoli, á

XΙ

Phôtel Meurice.

CRUELLE DECEPTION.

On était venu prier le marquis de vouloir bien commander son déjenner; il avait répondu assez brusquement qu'il mangerait plus tard, faisant ainsi comprendre Tout indique que le serviteur a qu'il était mécontent qu'on le dérangeât. Cependant, il dit au gar-

_La dame que j'ai reçue ce mater immédiatement, je les attends. Le malheureux serviteur syant | Le marquis avait fumé à moitié | Livingston, quatrièmes lundis de mars | décembre. | Livingston, quatrièmes lundis de mars | décembre. | Livingston, quatrièmes | lundis de mars | et de novembre. | Madison, seconds lundis de mai et de sur le canapé; mais toujours, à

d'une voiture.

Enfin on frappa à sa porte. nemi de votre père, qui était —Entrez, répondit-il d'une anssi le vôtre, avait intérêt à vous voix étranglée par l'émotion. -Monsieur, dit le garçon oude retrouver un jour votre famille. vrant la porte, ce sont les dames

Bien qu'il sentit ses jambes flél et que l'homme payé par lui vous chir, le marquis marcha vers la landie da mois.

Mme Prudence, ayant la joie du triomphe dans le regard, parut, tenant par la main la jeune fille toute tremblante et pâle d'émo-

Devant elles le marquis recula et, lentement, ses bras retombèrent à ses côtés. Ses traits s'é pouvoir nous donner tout entières taient subitement décomposés et ses yeux effarés, exprimant la stupeur, restaient áttachés sur le vi sage de la jeune fille avec une fixi

Mme Prudence, qui l'attendait à une scène pathétique, et Geor-gette, qui était piête à se précipiter dans les bras du marquis, étaient stupéfaites et restaient im mobiles comme pétrifiées. Certes, ni l'une ni l'autre ne s'attendaient à une réception aussi singulière, aussi inexplicable. Et le marquis, pâle, les sourcils

froncés, à présent immobile aussi, ne prononçait pas un mot. -Qu'est ce que cela signifiait ? La situation devenait extrêmement pénible; il fallait en sortir.

marquis et lui dit: -Eh bien, oui, monsieur le marquis, c'est elle.

L'ancien carliste parut se ranimer; il détacha sou regard du vi-sage de Georgette et l'arrêta percant, scrutateur, sur la marchande à la toilette. Puis, secouant la tête:

-Non, madame, répondit-il d'une voix grave et avec une froideur glaciale, cette jeune fille n'est pas Thérésa-Ines de Mimosa. Georgette laissa échapper une plainte sourde, jeta sur la mère de

son visage de ses mains, se mit à pleurer. Mme Prudence était atterrée. ---Mais, monsieur le marquis,

halbutia-t elle. -Vous n'avez pas a protester madame, vous n'avez plus qu'à garder le silence quand j'ai dit : "Cette jenne fille n'est pas Théré

sa Iuès de Mimosa." Mme Prudence, devenue bleme, ecouée par un tremblement convulgif, se courba humblement sous le regard plutôt désold que sévère du marquis.

Il s'approcha de Georgette, qui pleurait à chaudes larmes, lui prit la main. l'obligea à s'asseoir dans un fauteuil et lui dit avec douceur.

-Ne pleurez pas, mademoiselle. et rassurez vous; je vois en vous une innocente jeune fille, et non une coupable. Je ne sais pas si vous êtes deçue dans vos esperances, mais j'éprouve, moi, une ant que je suis heureuse.

—Ma chère Thérèsa, car je dois toutes la plus cruelle.

Se tournant vers Mme Pru -Madame, reprit-il d'un ton sec presque dur, je ne devine pas le mobile qui vous a fait agir : mais que dois je penser, sinon que vous

avez voulu me tromper f (A continuer.)

Les avocate tronveront ntile & consul ter la liere ci-dessons des jours où son appelables (retournables) à la Cour Su reme, les affaires des diverses Diroisse de l'Etat :

Acadie, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre. e vais envoyer chercher une voi-ture.

Elle enveloppa la fiancée de

Assomption, les quatrièmes lundis de
mers et de novembre.

Assomption, les quatrièmes lundis de

Avoyelles, les seconds lundis de jan vier, d'avril et novembre. Bâton Bonge, Ert, les quatrèmes lunjoignit les mains et pria. N'avait- dis de mare et de novembre. Baton Rouge, Ovest, les seconds lundis de jauvile, d'avril et de novembre. Bienville, les seconds lundis de mai e de décembre. Bossier, les seconds lundis de mai es

> Caddo, les seconds lundis de mai et de décembre. Calcasieu, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre. Caldwell, les seconds landis de mai et de décembre. Cameror, les seconds landis de jau-

ier, d'avril et de novembre. Est Carroll, les seconds lundis de mai et de décembre.

Ouest Carroll, les seconds landis de mai et de décembre. Cataboula, les seconds londis de mai

t de décembre

le décembre, Concordia, les seconds lundis de mu t de décembre. Do Soto, les seconds lundis de janvier, d'avr.l et de novembre. Feliciana, Est, les quatrièmes lundis de mare et de novembre.

Claiborne, les seconds lundis de mai et

Folioiana, Queet, les quatrièmes lundis de mare et de novembre. Fracklin, les seconds lundis de mai et Grant, les seconds lundis de janvier d'avril et de novembre. Ibérie, les quatrièmes lundis de mare

et de novembre. Iberville, les ecconds lundis de jan-vier, d'avril et de novembre. Jackson, les seconds lundis de mai et de décembre. Jefferson, les premiers et seconds lun dis de chaque mois, Lafourche, les quatrièmes lundis de mars et de novembre. Lafuyette, seconds lundis de janvier

décembre
Morebouse, seconds lundis de mai et
de décembre
Natchitoches, seconde lundis de jan-

d'avril et de novembre.
Lincoln, seconds lundis de mai et de

vier, d'avril et de novembre. Ouachita, seconds lundis de mai et de Orleans, premiers et troisièmes lundis du mois. Plaquemines, premiers et troisièmes

Plaquemines, premiers et troisièmes lundis du moie.
Pointe Coupée, seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Rapides, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Red River, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.
Richland, les les seconds lundis de mai et de décembre. Sabine, les seconds lundis de Janvier, d'avril et de novembre. St Bernard, les premiers et troisièmes

savier. St-Hélène, les quatrièmes lunds de

mara et de rovembre St-Jeun Baptiete, les tro sièmes landis mars et de novembre. St-Landry, les seconds lundis de janvier, d'ovril et de novembre S'-Martin, les quatrièmes lundis de

VENTES A L'ENCA).

PAR BAYNE & UNORATO. ANNONCE JUDICIAIRE.

Coession de John L. Sterry-Cour Civile d Di-trict, P. roisse d'Orléans, Division A.-N 10,266—La vente a.ra lieu à la Bourse de Proprétée Fencières, 629, 631 Commune, mid. MARDI, le 26 mars 1895. Conformément et en vertu d'un ordre de l'Ho norabie T C. W. Elli-, juge de la Dictsion A, Ceor Civile de District pour la paroisse d'O-téann, e dit ordre daté et signé le 21 tévrier 1895 et adressé à J. Onorato, encanteur, nous procéderons à vendre à l'enchère publique, la nivante décrite propriété :

suivante décrite propriété:

Un t'et de terre, moins 90 pieda de face sur la rue Milan, avec profondeur et face sur la rue Milan, avec profondeur et face sur la rue Balan, avec profondeur et face sur la rue Bacchus de 120 pieds, vendu par J. L. Sterry en mara 1860, situé dans et Sixtéme District de cette ville dans cite partie ganciennement nommé E. I Dryades, Mareugo et Barnine autrefois Bacchus et ayant uce faç-de aux chaque rue de 300, tede p de ou moins.

C. nditions.—Un tie s ou plus comptant et la balance A. 1, 2 et 3 ans de crédit avec 6 pour cent d'intérêt, en bilets de Facquéreur à son propre or re et erdossés par l. 4, devant être garantis par hypothèq e sur e cit bien loncier, avec toutes les clauses usuelles de sécurité et facquéreur a sumut les taxes de 1895 en plus

Acquereur acus do mot los exaces de 1755 de plus de au casua de son conciere.

Acto de vonte pardevant Andrew Hero Jr Esq. netaire Larquiereur doit deposer 10 peur ent du pix d'achat avec l'encauteur au moment de l'adjudication sin de l'er la vente BAYNE & ONOR TO, Prorti-tés fourières, h.p. théque à t placements, G21 rue Gravier, à côte de la Banque de Whitney

621 rue Gravier, à côte de la Banque de Whitney. 22fov—22 23 24 26 27 28 mars 3 5 19 25 20

PAR SPEAR & ESCOFFIER.

ANNONCE JUDICIAIRE. MULETS, CAMIONS.

CHEVAUX R M. Catton ve ses Créanciers. No 44,734 - Cour Civile de District pour la pa roisse d'Orléans.

PAR SPEAR & ESCOFFIER Bareau, 723 (vieux 155) rue Commune, JEUDI, le rivex 155; rue Commune, JEUDI, le 4 avril 1835, à 10:30 houre du matin, il soca ven du ha l'enchére publique, au No 547 ; ancien Norue de Chartres, en vertu et confo mémort à mortage de i honorable F. A. Morree, juge de la Cour Civile de District nour la paroisse d'Orleans, daté le 22 mars, 12:35, pour le compte du dit insolvable— 19 mulete.

Conditions—Comptant au moment de la vent 23 mars—au 4 avril

PAR LOUIS A. RICHARDS. ANNONCE JUDICIAIRE. Vente de Liquidateur,

- DE 1.A -

Fameuse Abita Ice Bottling and Manufacturing Company, Limited.

UNE GRANDE OCCASION Pour les Capitalistes et autres. Peur les Capitallete et autres.

Dalt LOUIS A RICHARDS, EncanterraBorean No 6.9 rue Commune le MARDI
le 26 mais 1895, à midi à la Bourse des Encan eurs. Nos 629 et 631 rue Commune. Le
cettu et conformement à deux différents jugements l'un renut le 18 juin 1894, et aigné le
24 juin 1894, et un autre re-sui le 11 fevrier
1895, et signé le 15 f vi er 1895, par il Hon F.
A. Monroe, juge de la Cour Civile de District
pour la pareisse d'Orleans Division C, dans l'ai
faire de la Abita Ice Bottling aod Manufactor
ing Company, Limited maintenant er iquidaton, No 42,374 du Dossier de la dite Coursera vendu a l'incan pour le compte de la dite
compagnie, la proprié d'après décrite, à aavoir

1: Un certain morcean on pare He de terre, ensemble avec toutes et particuliere ment les droite, titres, pirinièges, bàlisses es ameliorations qui av trouvent situe à Abra Springs, pare ses Strammany, meaurant contornement à un plan de W. H. R. Hangen, voyer de parci «c. dats le 20 mars 1891, a vavier connecteut au poteau B. a une jonction du rerek, 80 pieds du centre de la voie du chimi de fer East Louisiana et s'étendant parallèles au même jonqu'au poteau A. 528 piede puis au poteau C. no prede puis au poteau E. parallèles à la piemère l'igo, puis 55 piede au point du commen, oment.

la niemière ligat, puis 35 pieds au point du comment oment.

3- Eme motte certaine portion de terre avec les droits. Lites, privilèges, batisses et ameinorations qui ex rattachent, si uc à Abita bprings, paroles St.Tammany, mesurant conformément à un plan de W. H. B. Hingyu, arpentour de parolese etc., ea. of.

Commençant à Post C., sétendant le long du droit de passage de l'East I out-iana Railroad, an Post F. 52 pieds, de la suivant les détours du creek au Post E. environ 600 pieds; de la suivant la ligne de Level Sirect au Post B. 917 31eds; de la au point de départ C. 34 piede.

Les ameliorations consistent en batisses en bois contenant es machines de modèles les plus récents et les plus perfectionnées pour la fabrication de la glace et de la mise en bouteilles de l'eau des Abits Cartonized Spring.

Conditians—Comptant aans estimation.

Les taxes pour l'année courante («il y en s) devront être assumées par l'acquéreur.

Acte de vente pardevant G. Letiardeun notaire, aux fra s de l'acquéreur.

24 fev-24 25-mars 3 10 17 24 25 26

ANNONCE JUDICIAIRE. ANNONCE JUDICIAIRE.

Venite de liquidation de toma les effets transpirtables appartenant à la Abita Ice Biotting and Manufacturing Co., Limitod, consistant de : 'ent [100] cordes de nomule Advina. Det x [2] caisses d'anamonisque. Neuf [8] sacs de gros sel. Six mile (6,000) bouteilles vides [ulus ou moins]. Un [1] lot de Show cards de Showks, capsulos, étiquettes, enveloppes, etc., situés sur l'emplacement de la fatri que aux sources d'Abita. Ausai, la patente des Etats-Ciris No 344,708 pour le transport d'eau minérale glacée [pour l'Etat de la Louisiane). PAR LOUIS A. RICHARDS Encanteur.

Bursaux No 629 nue Commune—MARDI, 26 mars 1895 s midi, à la Bourse des Encanteurs. No 529 et 631 rue Commune—MARDI, 26 mars 1895 s midi, à la Bourse des Encanteurs. No 529 et 631 rue Commune, en vertu de et en obéissance à un ordre à mol adressé, portant la date du 14 mai 1894, lance par l'Hon. F A. Monroe, juge de la Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléana. Division et, dans l'affaire i et ulée "in re- Ab ta Ice Bott ling and Manufacturing Company" [maintenant en liqu dation]. No 42,374 du Docket de la dite Compagnie, les effets ci dessua énuméréa et transportabl e d'après inventaire enregiet. 6. Condi lo = Compiante.

VENTES PAR LE CONSTABLE. ANNONCE JUDICIAIRE

Vento par le Shérif de 141 Palles de Britton & Koontz va George C. Harvey. HUITIÈME COUR DE DISTRICT pour la Paroiese Concordia.—No 1.876—En vertu d'un writ de fieri facias à moi par l'Honorable Huitième Cour de pour la parolese Concor' in dans l'affaire ol-dessus je procéderai à la vente, l'embère publique, sur les lieux ci-après dési-gnés, le LUNDI, 25 mrs 1895, à 10:30 A. M., de la propriété oi-après décrite, à es-

21 bal'es de et ten, marqué G. C. H.
Saisi dans l'affaire oi-dessus.
Condition —Comprant sur les lleux.

VICTOR MAUHERRET. JULES ANDRIEU,

P. O. Box 113.

BOCHEREAU & ANDRIEU. AGENT D'AFFAIRES,

BURRAU DE LA Compagnie d'Assurances des Marchands. No 104 rue du Canal. Nouvelle-Orléans, 15 janvier 1895. Compagnie publie l'état su'vant pour ée finisant le 31 décembre 1894 :

ASSURANCES

\$197,279 91 A sjouter— Prime non acquises l'an passé.... 62.493-76 \$259,773 67 mes retournées ... \$23 895 68 assuranc a 7,748 Ol

Cotte aunée 58,351 61 89,985 33 \$169,788 34 Perter payées-ur risques de feu ... \$38,547 51 Moins réservé pour perte un non ajustées, 1233..... 10,248 00

16,530 8 7.907.65

\$31,307 55 \$10,355 00 4 366 66 - \$14 723 66 \$16,031 24 Profi net----- \$22.631 24 La Compagn e possède l'actif suivant : Billeta & r. cevoir...... \$ 6,305 g4

\$372 011 74 L'état enivant est une copie juste vraie et

correcte dea livres de la Compa. n.e.
Nouvelle-Orleans; 15 janvier 1895.
PAUL CAPDEVIELLE.
JULES MONTEEUIL.
Prés.dent. Assermenté et signé devant moi ce 15me jour le janvier A. D., 1895. GEO. C. PREOT. Notaire. 17 jany -1m

> Southern Insurance COMPANY,

Douzième Etat Annuel

-DE LA-

OF NEW ORLEANS. Compagnie d'assurances du

Sud de la Nile-Oriéans.) A souter: Primes non sequises de 1893...... 134.016-96

interet et profits et pertes...... 16,392 51 **\$24**3.883 99 Mains mentant rese

rimes remboursés cancellations et

to.... 45.054 44 **.**₹196,136 35 \$210,401 25

videndes de janvier et juillet 1594.... \$ 24,000 00

La compagnie possède l'artif sui-

Association.

S5 actions de la N. O. Wareh association Company roprieté Foncière by ase du bu-reau, No 54 rue tamp, N. O. 525 60 PASSIT.

100 00

& 6tat of-decord out the copie exacte et cor otedes livres de la Compagnie.

ERNEST MILTENBERGER, Président.

SCOTT MOGERRE, Secrétaire.

Pait et signé sous sermons devant moi es pur, Nouvelle-Orléans, 15 lauvier 1895. M. T. DUUROS, notaire. No 928 rue tiravier. None, membres du Comité de frances de la

Bouthers la curince Company of New Orleans eartifions par le présent, après un soigneux expend of la cut fe la company et que l'exposé cidesaux en représente norreotement la situation. (Signé):

THOR. J. WOODWARD,
GEO H. DUNBAR.
FRED G EKNST.
JOSEPH BCHWARTZ.
Fils-Origans. Lac. ler lanvier 1852.

Neuvelle-Oriéane, Lue. Sox 113, 29pa—las